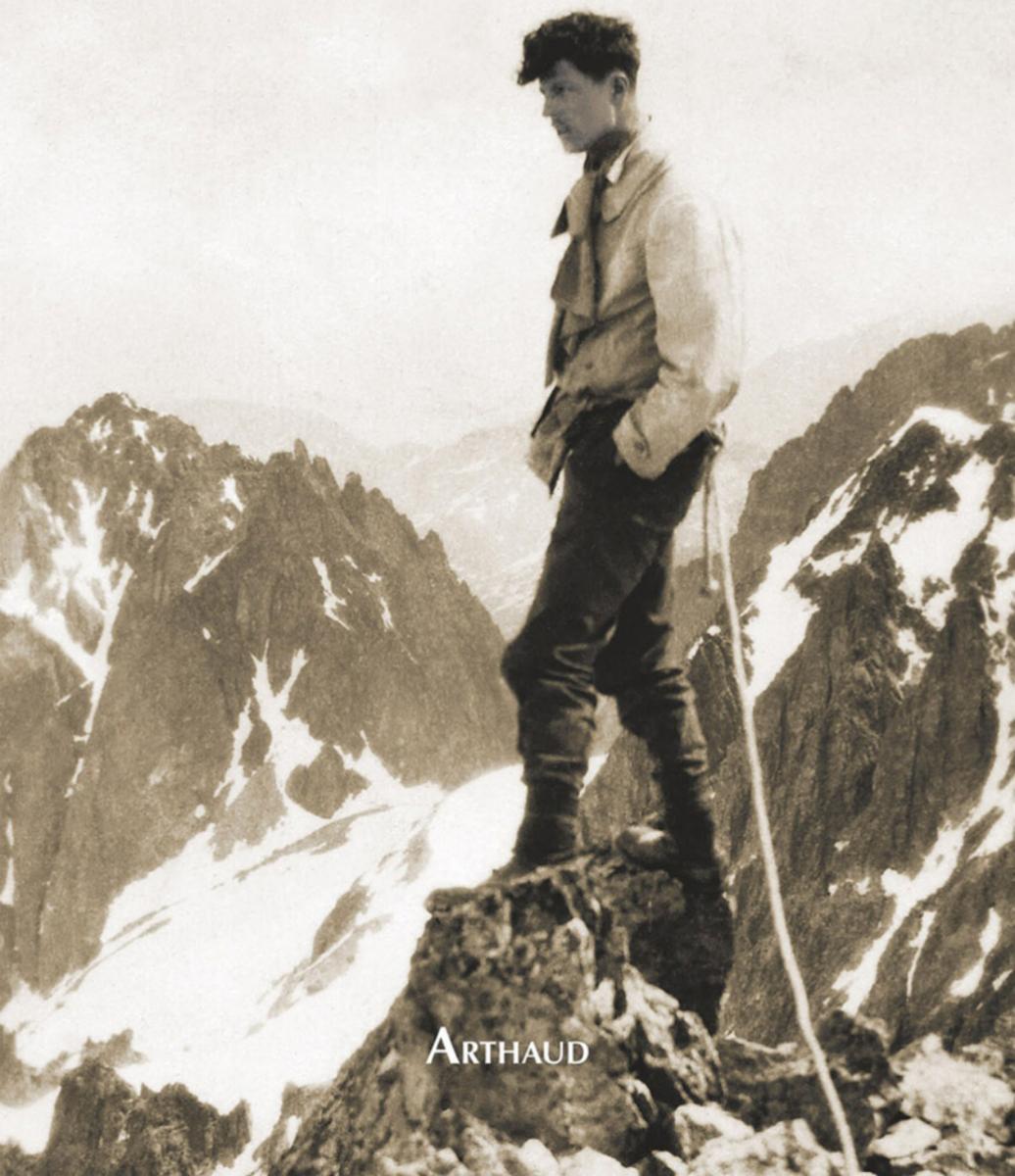


ANTOINE
CHANDELLIER

**FRISON-ROCHE
UNE VIE**



ARTHAUD

ANTOINE CHANDELLIER

FRISON-ROCHE UNE VIE

Montagnard, explorateur, résistant, écrivain reconnu... Roger Frison-Roche est toujours resté fidèle à son engagement de guide de haute de montagne: mener sa vie en tête de cordée. Et si *Premier de cordée* son premier roman devient dès 1941 un best-seller, c'est parce qu'il parle au cœur d'une jeunesse désespérée et l'exhorte au courage moral et physique, à la discipline sans soumission, à la droiture et à la joie.

Celui que les Chamoniards surnommaient «le grand sifflet», cet enfant du Beaufortin au patois intempestif sut se faire adopter par le milieu fermé des guides de Chamonix et devint un héraut de l'alpinisme français. Aventurier dans l'âme, Frison-Roche va quitter les Alpes qu'il connaît à «un mètre près», pour d'autres terres d'expéditions glorieuses. Première ascension de la Garet El Djenoun

au Hoggar dans le Sahara, traversée du désert du Niger en 2CV, études sur la migration des troupeaux de rennes en Laponie... autant d'aventures qui deviendront sources d'inspirations pour cet auteur prolifique.

Parce qu'aucune biographie n'avait rendu compte de la personnalité et de la vie de Roger Frison-Roche, Antoine Chandellier, familier de ce héros national, a mené l'enquête en s'appuyant sur son œuvre, sur les archives de la famille Frison-Roche et sur les témoignages de ceux qui l'ont côtoyé.

Antoine Chandellier est reporter montagne et éditorialiste pour le *Dauphiné libéré* et collabore aux magazines *Alpes Loisirs* et *Ski Chrono*. Il est l'auteur de *La Trace de l'ange* (Guérin, 2004), *Mission alpinisme* (Guérin, 2006), *La Montagne en direct* (Guérin, 2010) et *Les refuges dans les Alpes, abris du ciel défis des hommes* (Éditions le Dauphiné Libéré, 2014).

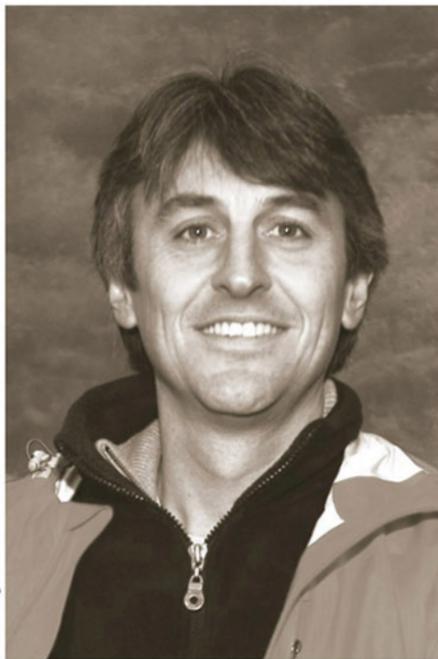


Photo: © Greg Vetchmeniza

Frison-Roche, une vie

DANS LA MÊME COLLECTION

- Isabelle Autissier, *Chroniques au long cours*
Jean-Michel Barrault, *Moitessier, le long sillage d'un
homme libre*
Felix Baumgartner, *Ma vie en chute libre*
Hervé Beaumont, *Les Aventures d'Émile Guimet, un
industriel voyageur*
Jean Béliveau, *L'Homme qui marche*
Usain Bolt, *Plus rapide que l'éclair*
Philippe Croizon, *Plus fort la vie*
Géraldine Danon, *Le Continent inconnu*
Bernard Decré, Vincent Mongaillard, *L'Oiseau blanc,
l'enquête vérité*
Catherine Destivelle, *Ascensions*
Philippe Frey, *Passion désert*
Yves Jean, *Les Victoires de Poulidor*
Reinhold Messner, *Ma voie*
Guillaume Néry, *Profondeurs*
Gauthier Toulemonde, *Web Robinson*

Antoine Chandellier

Frison-Roche, une vie

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2015
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
978-2-0812-9887-3

« Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres et, à mesure qu'on approche ces régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. »

Jean-Jacques Rousseau

Au pied de la montagne

Il n'avait pas le certificat d'études. Mais bien des cancrenards lui doivent leur zéro en dictée. Un orage sur le Hoggar, la fondue de Boule dans *Premier de cordée*, la traque de l'ours blanc dans *Peuples chasseurs de l'Arctique*... Terreurs des fâchés du Bescherelle ! En ce qui me concerne, c'est en cours de philosophie que Roger Frison-Roche me joua un vilain tour. Pensant briller par lui, invoquant son modèle à bon compte, j'en fus quitte pour un petit moment d'humiliation devant mes camarades en classe préparatoire HEC, au lycée Berthollet d'Annecy. Je tentais de m'accrocher à cette référence comme sur une prise solide. Le cours parlait de Nature, avec un N majuscule, et soudain je songeai à lui, sans doute guidé par un rayon de soleil découvrant la cime du Parmelan qui émergeait de la forêt de toits. J'étais sûr de moi lorsque je levai le doigt, m'empressant de détacher les syllabes de ce nom sonore comme une chute de sérac, évoquant à la fois la rondeur humaine, l'âpreté du granit, l'évasion littéraire et une certaine hauteur de vue :

— Frison-Roche, soufflai-je fort, avec la vigueur du sirocco. Frison-Roche, insistai-je, le doigt levé.

L'agrégé me regarda d'un air dédaigneux, comme on toise un élève aux références trop triviales. Sa question attendait une autre réponse. Et de reformuler son interrogation.

— Qui le premier éveilla l'homme aux vertus de la montagne ?

Le silence persiste dans la classe, brisé par le râle du professeur dépité de voir ce parterre de futurs cadres donner piteusement leur langue au chat.

— Pfft, Frison-Roche... Personne ne sait ? Mais évidemment, c'était Rousseau. Eh oui, Rousseau !

Sans le savoir, je me heurtais aux premiers préjugés dont souffrait l'auteur dans l'opinion : sa popularité ne pouvait faire bon ménage avec la grande littérature du Lagarde et Michard. Chez lui, à Chamonix ou à Beaufort, Frison n'était-il pas celui que l'on appelait le « montagnard philosophe » ? Pour moi, il était cet écrivain voyageur, digne d'un Kessel, Lanzmann, Lacarrière. Je rougis de le voir ainsi bousculé du piédestal où je l'avais placé et de sentir ma culture vaciller avec. En relisant son monumental *Montagnes de la terre*, je compris qu'il ne disputait nullement cette place à l'esprit des Lumières. La réponse à la question du prof de philo, il me la donnait lui-même dans son encyclopédie : « Le XVIII^e siècle sera le moment décisif. Il fallait en effet, pour que l'alpinisme pût se développer, qu'il touchât une société jusqu'alors adonnée aux raffinements des grandes cours européennes et peu portée à subir les fatigues d'une ascension. Enfin Rousseau vint ! Et tout fut changé, puisqu'il modifia profondément la philosophie des gens de l'époque, découvrit le culte de la nature, précéda le romantisme. Les esprits cultivés étaient mûrs pour devenir des alpinistes. »

Frison, entre naïveté sincère et lucidité désenchantée, n'était pas de la veine de ces auteurs qui se

prennent au sérieux. J'aurais dû le savoir. Si le voyageur parcourait le monde, c'était autant pour rencontrer la diversité des peuples que pour s'émerveiller des paysages, j'allais m'en rendre compte. Il était la curiosité incarnée, et se fichait comme d'une guigne de sa place dans la littérature. Il le martelait : « Je ne me suis jamais posé la question de savoir si ce que j'écris restera ou non. » C'est vrai, après tout. Il ne fit qu'écrire sa vie. Mais quelle vie ! Un musée sur papier. Le Nord, le Sud, les bistrots, la guerre, le sable, les vaches, les méharées, la forêt, les grands reportages... Rien ne manque, sauf peut-être l'élément marin.

Mon ignorance me faisait effleurer le second écueil que toute sa vie il tenta d'éviter et qui a consisté à réduire le champ de son œuvre à la montagne. Lui qui écrivit plus de pages encore sur le désert se désolait que son nom incarne à lui seul les Alpes. Au-delà de quelques premières ascensions, c'est bien par la plume qu'il contribua à leur rayonnement. Il est celui qui a personnifié l'image du guide et rendu palpable la notion de vertige. Il reste aujourd'hui le seul romancier à avoir sorti la montagne du roman de genre. Et le label d'écrivain alpiniste devait rester marqué à l'encre indélébile tout en haut de son curriculum. Mais le grand public, plein d'*a priori* sur cet univers qui lui fait peur et d'accès difficile, a la mémoire défaillante. Jusqu'à confondre Frison, l'homme de *Premier de cordée*, et Herzog, celui d'*Annapurna Premier 8 000*, l'autre best-seller des cimes. Allons donc...

J'en veux pour preuve cette comédie populaire où la confusion, anecdotique certes, tisse un peu plus le voile de l'oubli. Le film s'appelait *Palais Royal !*, et sa réalisatrice faisait dire à l'un de ses personnages cocasses, assis sur un télésiège : « Si Frison-Roche avait eu des moufles, il ne se serait pas gelé les

doigts. » À part peut-être lors d'une chute en traîneau, tiré par des chiens en Amérique du Nord, on ne voit pas quand Frison aurait pu être amputé de la moindre extrémité. L'amalgame avec le conquérant de l'Himalaya dénote combien ces deux hommes, si différents, incarnent la montagne dans l'imaginaire collectif, au prisme réduit, brouillé. Tous deux ont fait la gloire de l'éditeur Arthaud, après guerre. Deux piliers portant une image qui se délite dans le regard des nouvelles générations. Même lui, Frison, dont les œuvres ont été portées au panthéon de la littérature, dont le nom est gravé au fronton d'écoles et de gymnases, n'est pas à l'abri des faiblesses de la postérité. Et si cette modeste biographie pouvait contribuer à relier son œuvre à la jeunesse, l'encourager à lire ou à relire ses livres, je me serais peut-être alors honorablement acquitté de ma mission.

Quand à l'automne 2012 j'ai été sollicité par les éditions Arthaud, je n'avais qu'une vision superficielle de cet homme qui, dans mon esprit, n'était que l'ombre d'une statue vivante que je voyais traverser Chamonix, la dernière année de son existence. J'avais l'image d'un grand fantôme déambulant, hagard, le bas de pantalon en tire-bouchon, à la recherche de repères perdus. Il avait l'apparence de ces personnages que l'on reconnaît au premier coup d'œil : son chapeau tyrolien, sa canne, sa chapka l'hiver... Autant de signes particuliers qui portaient une part de sa légende et le caractérisaient comme le bonnet rouge collait à la figure de Cousteau ou la houppette signalait Tintin. Justement, Frison était un reporter de cette veine-là, témoin et acteur de son temps. Celui que l'on a tous rêvé d'être, qui ne se contente pas de décrire le monde mais participe à sa marche. Oui, Frison inspire la sympathie du personnage d'Hergé. Par sa mobilité, sa propension à utiliser les moyens modernes, la radio

Au pied de la montagne

au sommet du mont Blanc ou le radar dans le Ténééré, cette impression que la Terre lui appartient et qu'il se sent à l'aise loin de ses bases dont on ne sait plus trop où elles sont. Il aurait adoré Internet. Le comparer à un personnage de fiction peut sembler absurde. Mais à la différence de l'auteur de bandes dessinées, lui voyageait autrement que par ses héros. Lui-même était une sorte de héros. C'est vrai, les bonnes âmes qu'il a agacées pourront s'appuyer sur ses reportages, sur quelques passages de ses romans sahariens ou de *Premier de cordée*, publié pendant la guerre, pour déceler des élans conservateurs par-ci, un soupçon de pensée coloniale par-là, qui sont, finalement, plus le reflet d'une époque que de son âme profonde. C'est ce même procès que l'on fait, des décennies plus tard, à Hergé pour *Tintin au Congo*. Mais Frison, mieux que Tintin, rarement surpris une plume à la main, donne l'impression d'être sans arrêt connecté à sa machine à écrire, tant son œuvre est prolixe. Frison, pisseur de copies, c'est Tintin qui écrit, aventurier avant d'être journaliste.

Je me sentais proche de cet homme. Car, comme un titre de fierté, je peux m'enorgueillir d'un point commun, voire d'une filiation professionnelle qui me relie à lui. Oui, j'ai occupé ce même poste stratégique d'observateur de cette vallée de Chamonix qui a fait sa réputation et dont il a magnifié le décor et les hommes. Comme lui, à quatre-vingts ans de distance, je commençais ma carrière de journaliste en tant que correspondant pour le grand quotidien régional, dans la place. L'esprit d'aventure et le désir d'ailleurs en moins. Mais le Chamonix de ses débuts, gros bourg au pied des faces vierges, n'a pas grand-chose à voir avec le mien, capitale mondiale du ski et de l'alpinisme fréquentée par cent mille touristes par jour, ultraconnectée, où la masse a banalisé l'accès à la source d'émerveillement.

Longtemps, je me suis désolé de ne pouvoir vivre sa vie. Lui a connu un temps où le champ des possibles semblait inépuisable, une ère de grande liberté où l'aventure souriait aux audacieux, se nichait dans les failles du massif du Mont-Blanc. Je me consolais, me disant qu'il avait démarré par les chiens écrasés et les alpinistes décrochés, les courses de ski-club et les mariages... Mais aussi par l'affaire Stavisky. Localier sur un belvédère doré. Car la grande actualité à Chamonix n'est jamais loin, revient toujours. Enfant gâté, Frison ? Un peu. Mais pour saisir sa chance, il a su prendre des risques, pousser ces portes qui s'ouvraient sur le monde. Le reporter que je suis n'a certes plus l'immense champ d'investigation truffé de terres inconnues que lui a défriché. Et encore moins son audace. Qu'importe, Frison nous le prouve : il n'y a pas de petit ou de grand reportage, il n'y a que des bons et des mauvais papiers, des histoires ennuyeuses et des captivantes. Seule compte la manière de prendre le lecteur par la main et de le guider. Qu'il raconte les subtilités du béton expansif ou la révolution égyptienne, Frison a cet art de ne pas perdre son lecteur en route.

L'aventurier habitait son siècle comme un artiste peuple son œuvre à mesure qu'il la façonne. J'ai vu d'abord une gageure à devoir refaire cet itinéraire, moi le chroniqueur d'un monde qui semble fini. Je me trouvais au pied de cette montagne, sans pouvoir l'aborder par une voie normale, avec la hantise de « buter » sur les surplombs du poncif ou de me fourvoyer dans l'impasse du cliché. En écrivant sur Frison, rivé à mon écran, éclairé par ces hommes et ces femmes qui l'ont accompagné, j'avais l'impression d'avoir sa statue de Commandeur épiait ma prose par-dessus l'épaule. Et très vite, l'existence de mon sujet me ramenait à sa proximité avec les hommes, le ter-

Au pied de la montagne

rain, ce Chamonix dont il fut l'observateur, et dont nous partageons le port d'embarquement vers d'autres lointains. Dans ce monde désenchanté tel que nous le voyons, Frison trouverait encore matière à repousser les frontières de l'imaginaire. Son vrai talent était là : élargir les murs et cloisons qui circonscrivent notre terre, nos espaces, pour revenir à la simplicité des choses. Au III^e millénaire qu'il ne connaîtra pas, il aurait su trouver d'autres terrains d'aventure. Et il aurait aimé qu'on aille le chatouiller sous le halo de saint que ses adorateurs s'évertuent à lui fichier au-dessus de sa chevelure blanche. Ce qu'il cherchait sur Terre, c'était juste le reflet de l'homme qui l'habite.

Chapitre I

Partir

« Et, maintenant qu'une vie s'est écoulée, il me semble que, dans cette attente muette de l'orage qui nous menaçait, se glissait un sentiment païen issu du plus lointain des âges, une union totale entre le montagnard et la montagne, un respect quasi religieux de ces grands bouleversements naturels. »

Roger Frison-Roche,
Le Versant du soleil.

Bras ballants, mines ahuries. Les deux croque-morts en sont comme deux ronds de flan. Et le fourgon funéraire reste la bouche ouverte, attendant d'enfourner ce cercueil ceint du drapeau tricolore qui leur échappe. D'un pas uni, les six compagnons ont fait mine d'ignorer le personnel des pompes funèbres pour emporter la dépouille de leur aîné sur l'autre versant de la vallée. Le clocher à bulbe de l'église peut carillonner et la molaire du Brévent jouer les amplificateurs. Les hommes en noir n'ont plus qu'à plier leurs affaires. Dans ce chant du départ résonne autre chose que de la tristesse.

La procession s'éloigne vers ces aiguilles de granit plâtrées qui toisent l'étroite vallée. Les porteurs ont entamé la méharée, le dernier voyage du gisant mis en lumière. Jamais la capitale de l'alpinisme n'avait porté à dos d'homme un défunt de la sorte, vers sa dernière demeure. Jamais peut-être ne s'était-elle sentie aussi redevable. Cap sur le cimetière du Biollay. Un kilomètre de bitume et de pavés pour rejoindre le versant de l'ombre, l'ubac. Il fait un froid de gueux, ce 21 décembre 1999. Par-dessus leur fin blazer, les rudes gaillards ont revêtu leur parka bleu et jaune. Le ciel est d'un azur vif, le froid arctique. Les -15 °C affichés par le mercure n'ont pas eu raison d'une foule compacte. Le paysage ne semble pas participer au deuil général des montagnards : ni flocon pour venir jouer la sarabande ni brume pour voiler l'atmosphère. Cette métaphore-là, à la mort de Joseph Raveland dit le « Rouge », roi des guides, guide des rois, on pouvait la lire dans *Le Savoyard de Paris*. En 1931. De la plume de celui qui en ce jour est un défunt que l'on accompagne plus qu'on ne le pleure.

— Aujourd'hui, c'est un peu comme si tout Chamonix enterrait son grand-père, susurre le maire, Michel Charlet.

Dans la foule de cinq cents personnes, Catherine Destivelle a le sourire timide. Honoré Bonnet, le chef de file de la grande équipe de France de ski, est venu de l'Ubaye :

— C'est tout le milieu de la montagne, du nord au sud, qui a perdu son grand-père. Si je suis devenu guide, c'est grâce à lui.

Et comme s'il l'avait entendu, depuis le parvis, l'édile entame son discours :

— Roger, nos communautés de montagne te doivent beaucoup. Quand une cordée perd celui qui va devant, son premier de cordée, elle doit reprendre

Partir

ses esprits, s'habituer à ne plus voir sa silhouette et puis la vie continue.

Entre la Maison de la montagne, l'office du tourisme et l'église, de cette place du triangle de l'Amitié bien nommée, résonnent de ces hommages où l'affection l'emporte sur la solennité. Pas un ministre n'a fait le voyage. Peut-être cette étiquette d'écrivain passé de mode... La gauche est au pouvoir et Édouard Balladur, résident célèbre de Chamonix, homme politique en disponibilité, répare cet oubli protocolaire. « M. Balladur est un ami de Chamonix, tout le monde le connaît ici, c'est un homme charmant, discret, il fait partie de la vallée », disait-il, déférent, naguère, à la télévision. À l'intérieur de l'église, les membres de l'association de la Légion d'honneur avaient prévu des places réservées pour les illustres décorés. « Hors de question » a tonné le président des guides de Chamonix, confrérie à qui il a donné ses lettres de noblesse. Pour accompagner Frison, le voir partir, la simplicité est de mise.

On est en famille sur cette place. On évoque « l'homme qui aimait les hommes », l'homme qui savait parler aux hommes en leur racontant une nature qui les dépasse, l'homme qui avait mis la montagne à portée de piolet, l'Arctique au bout d'une traîne et ancré le sable des grands ergs dans les esprits. Et qui, toujours, est rentré à la maison. Le curé prend un ton affectif. Comme si tous ceux qui étaient venus communier étaient ses proches. Avec le prêtre et l'élu, Chappaz, le président des guides, complète la sainte trinité de cette place forte dont Frison a chanté la culture. Pour tous, il était « le nomade qui a des attaches » :

— Roger, tu nous a appris que s'enfermer entre ses murs et ne jamais vouloir en sortir est la façon la plus tragiquement sotté d'aimer son terroir, qu'aller à

la rencontre des Touaregs ou des Lapons est une façon d'apprendre à mieux aimer son voisin. Tu nous as transmis les vertus de ce qu'un autre grand voyageur appelait le regard éloigné. Tu nous as fait comprendre que le spectacle du désert et de l'Arctique permet de s'en revenir voir différemment les cailloux du Couvercle et les rhododendrons de la Charlanon.

Le cortège s'ébroue et, en son sein, Christophe Profit a le regard perdu dans le vague. L'alpiniste qui chevauche les grandes faces nord des Alpes s'est effondré en apprenant la nouvelle, le jour de sa mort, à la Maison de la montagne. Mais il ne faut pas être triste, a dit Pierre Tairraz, le compagnon photographe, cinéaste, l'œil allié de sa plume, des chasses en Arctique et de la remontée de la rivière perdue des Rocheuses.

— La mort de Roger, il faut la regarder avec amitié. Sa disparition est l'accomplissement d'une vie lumineuse ; notre fin est dans le tracé de la vie.

Congelé dans son pardessus, le préfet semble bien pataud en petits souliers de ville sur ce verglas qui tapisse le sol. Le cortège s'arrête devant la statue des conquérants du mont Blanc. Le cercueil change de mains. Six autres porteurs arborant le même uniforme montagnard prennent le relais. C'est bien la première fois que le premier de cordée se laisse conduire. Il était des leurs, alors eux seuls pouvaient le « guider ». Les pompiers de Paris, les compagnons du Tour de France, les moines de l'abbaye de Solesmes... Comme eux, les membres de la plus ancienne compagnie de guides de montagne font partie des grandes institutions françaises. S'il n'avait éventé au monde leur histoire, leurs arcanes, il en serait autrement.

Dans l'ancien presbytère où siège la compagnie, ils l'ont veillé toute la nuit. Dans la chaleur du tour de rôle, cénacle d'hommes, sa famille a gardé l'icône sans fard. Ses arrière-petites-filles ont joué de l'accordéon.

Son esprit n'est pas tout à fait celui qu'on présente par-delà ces murs et ces montagnes qui cernent la vallée. Ici c'était Roger, Frison, selon les humeurs. Un monsieur Tout-le-monde que tout le monde salue et qui salue tout le monde. Un personnage populaire à l'accessibilité proverbiale. Le *New York Times* a évoqué la mémoire de l'homme aux 3 millions d'exemplaires de *Premier de cordée*, cet auteur traduit par Paul Bowles dont le nom se prononce « Free-zohn-rusch ». Ces chiffres qui donnent le tournis, ce vernis qui fausse le regard et ces éloges de circonstance... Les journaux ont annoncé le départ du grand homme de façon convenue, avec la précaution de ceux qui manipulent une matière qui n'est pas trop la leur. Sobriété et clichés. Dans sa dépêche du 17 décembre, l'Agence France-Presse remarque : « La dernière ascension de Frison-Roche. L'écrivain et guide de haute montagne, décédé dans la nuit de jeudi à vendredi à Chamonix (Haute-Savoie), était une des grandes figures de l'alpinisme français qui avait su, par-delà ses qualités de montagnard, faire partager sa passion dans des récits devenus des phénomènes littéraires. » Pour *Le Monde* : « Avec Maurice Herzog, il était celui qui symbolisait l'alpinisme en France. » On salue l'homme des grands espaces, au rire clair, au regard pur, à l'épaisse chevelure devenue blanche comme la neige de ses Alpes. Les vocations suscitées. Un Saint-Exupéry de la montagne pour les uns, un Pagnol de l'altitude pour d'autres.

Tout cela est vrai, mais manque de proximité, de chair, souffre de la distance, n'émeut guère un public prompt à l'oubli à qui il faut sans cesse rafraîchir la mémoire. En ouverture du journal de 13 heures de TF1, le jour de sa mort, vendredi, on le revit dire avec malice : « Je suis académicien... de Savoie. Elle est aussi ancienne que l'autre ! » Ça, c'était lui. Pernaut a

salué « l'un des plus grands phénomènes d'édition du xx^e siècle ».

Il hantait cette ville d'un pas élégant que l'usure du temps avait rendu mécanique. Voilà qu'il la traverse à l'horizontale, comme une statue que l'on range au musée. Au sortir de l'avenue de la Gare, son âme s'est-elle échappée de sa boîte ? Frison a-t-il tourné la tête sur sa gauche ? Le père Didier a baissé le rideau de La Crécelle, comme tous les commerçants de Chamonix. Il est là devant, ému comme un premier communiant. Il revoit Roger entrant dans son établissement. Encore sur ses jambes et sa canne.

La procession marque une pause, pour changer les porteurs. Les hommes jettent un œil vers l'estaminet. On est à l'angle des rues Whympfer, du nom du conquérant du Cervin, et Croz, ce guide de Chamonix qui ouvrit la voie à l'aventurier britannique avant de mourir. C'est là, dans ce bistrot, que quatre jours auparavant son voyage a pris fin. Frison s'est décroché de l'existence.

C'était peu avant midi, il a trempé ses lèvres dans un verre, avant de se plaindre :

— Qu'est-ce qui t'arrive, dis, Roger ? s'est inquiété Alain Didier.

— Oh, j'ai très mal à la tête... Ma tête !

Il s'est tenu le chef avant de tomber. Laure, la fille du patron, déjeunant avant le service, a soudain quitté son assiette pour le prendre dans ses bras.

Il s'éteindra à 2 h 30 du matin, à l'hôpital de Chamonix. À dix jours, 10 mètres sous le sommet de l'an 2000, Roger Frison-Roche a basculé sur l'autre versant. À quelques jours de la fin de ce siècle qu'il a traversé, exploré, éprouvé dans tous ses temps forts, comme ces peuples avec qui il a vécu et qui, par croyance ou superstition, renonçaient à fouler une montagne sacrée.

Clin d'œil du destin, c'est dans un bistrot, lieu de socialisation, que son itinéraire sur terre avait commencé ; il y a quatre-vingt-quatorze ans, le 10 février 1906, à l'entresol du Fer à cheval, l'établissement parisien de ses parents marchands de vin, à l'angle des rues Roquépine et Cambacérès, à deux pas de l'Élysée dans le VIII^e arrondissement. Naissait Roger, Joseph Fernand Frison-Roche, fils d'émigrés savoyards, qui comme les Limousins ou les Auvergnats avaient quitté leurs régions déshéritées ou surpeuplées. Un milieu plus malheureux que modeste. Un frère aîné qu'il ne connaîtra pas, décédé peu après la naissance. Un autre, son cher Maxime, qui partira à l'aube de l'âge adulte, atteint de tuberculose, et un père mort trop tôt, laissant sa mère seule à la tâche. Cette mère qui, ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, lui dit :

— Mon fils, il faut que tu travailles.

Laissant une enfance en jachère, innocence prématurément suspendue, Frison sortait de classe de troisième au lycée Chaptal et devint groom à l'agence Thomas Cook. Un petit calot sur la tête, il prit le goût des voyages, apprit les langues étrangères et la géographie dans les prospectus. Et commença à s'évader dans sa tête. Du Fer à cheval à La Crécelle, des millions de kilomètres parcourus et une vie qui ressemble à une longue méharée d'oasis en oasis, à s'abreuver de la présence des hommes. Une course en montagne effrénée entre deux refuges. Une migration... De tous ces gens rencontrés, qui l'a le plus fortement impressionné ? Il répondait par la phrase de Kessel : « Presque tous étaient des hommes. Mais il y avait aussi quelques saints : ainsi ces missionnaires du Grand Nord canadien qui vivent au milieu des Indiens, les respectant dans leur mode de vie et essayant de les protéger des risques dont le principal

est que leur civilisation ne se détruise au contact de la nôtre. »

À l'entrée du cimetière, les drapeaux du val d'Hérens, du Valais, du Val d'Aoste, de Vanoise et des pays de montagne flottent en harmonie. Les gens d'en haut saluent son arrivée. À la tête du cortège, le benjamin de la Compagnie des guides ouvre la marche au doyen que l'on porte en terre. Le meneur de l'harmonie municipale aventure le bout de ses doigts sur le cuivre de sa trompette. Autour du monument des morts en montagne, la chorale des guides entonne ces airs qu'il aimait tant. Voilà que descend le cercueil. Oui il part, s'en va. Roger est déjà sur les sentes de l'éternité. Chappaz le voit s'en aller dans ce trou qui le scelle à jamais à cette terre, à toute une communauté : « Partir et revenir, ouvrir les portes de la vallée, s'en aller loin voir d'autres choses et d'autres gens, et puis s'en retourner au pied de ses montagnes pour les contempler de nouveau, le regard modifié de toutes ses expériences, voilà l'enseignement d'une vie, voilà l'exemple que tu nous laisses. »

Frison, voyageur immobile dans ce cimetière où, le 13 juillet 1960 pour la télévision, il repensait au destin de ses pairs, énumérait la litanie de ces guides soldats au nom gravé sur le mémorial : « Alfred Couttet aux Drus, j'avais 19 ans, c'était mon maître. J'étais sur le glacier du Géant, ça m'avait fait un choc. Et Lachenal, qui eût pu penser que Lachenal serait sur cette plaque un jour ? Le vainqueur de l'Annapurna mort dans la vallée Blanche. Une petite seconde d'inattention, une crevasse, et ça y est, le plus grand destin se termine. C'est le destin, et tous les autres qui sont chez nous... La montagne est dure. Jacques Balmat par exemple, notre premier guide, le vainqueur du mont Blanc en 1786, mort en cherchant de l'or au Tenneverge. »

Partir

Le voilà à son tour à peupler ces lieux chargés d'histoire. « Il n'est pas triste, ce cimetière, disait alors Frison. Moi, je l'aime bien. On a le mont Blanc et les aiguilles, on entend le chant des cascades. Au fond, c'est un cimetière de montagnards et comme les cimetières de marins, ils ne sont jamais tristes. On vient au contraire y puiser des forces et des exemples. » Le voilà qui y prend place, tel Whympfer, mort de vieillesse ou presque, comme on entre au Panthéon des montagnards. Whympfer, qui a donné son nom à la rue où sa vie s'est arrêtée et qui repose à deux allées de là. Whympfer, à qui il doit peut-être sa vocation. Car c'est là qu'a réellement commencé son grand voyage dans l'existence, au sortir d'une jeunesse frustrante dans ce Paris qu'il a toujours renié. À 17 ans, à peine descendu du train, petite valise en main, il avait parcouru ce cimetière et s'était arrêté devant la tombe du Britannique. Il fut alors frappé par les trois mots de l'épigraphe : « Auteur, explorateur, montagnard ».

« Voilà une existence bien remplie. Voilà qui remplirait la mienne. Ça m'irait bien », s'était alors dit le petit Frison qui cherchait l'aventure comme on cherche sa voie.

Pour lui la vie commençait.

Chapitre II

De blanc et d'ocre

« Je sentais obscurément monter en moi la hantise du désert, la nostalgie des sables qui, maintenant, je commençais à le comprendre, ne me quitteraient plus. »

Roger Frison-Roche,
L'Appel du Hoggar.

Alger, 1^{er} avril 1935.

L'officier des services topographiques de l'armée française s'avance d'un pas raide. Il remet aux deux hommes les documents comme on transmet un talisman. Le capitaine Coche s'en saisit avec vigueur.

— Tiens, Frison, voilà les cartes. Merci, lieutenant.

— Mais, c'est donc cela vos cartes, Coche ? Il n'y a que du blanc ou presque.

— Oui, et c'est là tout l'intérêt de notre mission. Ce sont des canevas que nous devons remplir à mesure que nous allons parcourir ces espaces et franchirons leurs reliefs.

Ainsi mises sur table, les étendues désertiques hérissées de sommets paraissent incomplètes. La couleur neutre, dominante, donne la mesure du champ

d'exploration. En montagne, elle figure ces zones glaciaires où aucune vie humaine prolongée n'est envisageable. Frison les connaît bien. C'est son terrain de jeu. Là, tout ce blanc représente des paysages non parcourus où il imagine une terre d'ocre *a priori* aussi hostile. Blanc et ocre se confondent dans ses pensées jusqu'à faire briller ses yeux. Ses couleurs préférées...

— Je vous ai promis du grand sport, sourit Coche. Vous ne savez donc pas qu'au Sahara, en dehors des pistes, le territoire est peu ou prou connu. Notre but est d'ailleurs de relever la carte avec exactitude, signaler les points d'eau, les pâturages de chameaux, les sommets, les altitudes. Le service topographique nous a préparé ces canevas, à nous de jouer.

— À vous les étendues planes ! Les montagnes, j'en fais mon affaire, s'emballe Frison.

La bonne humeur ranime le duo. Le matin même, une nouvelle a refroidi les troupes. L'Ilaman, l'un des sommets convoités par Coche, vient d'être gravi par deux Zurichois. Le patriote a bien tenté de chasser son agacement :

— Qu'importe ! Après tout, l'Ilaman est tout près de Tamanrasset. Il devait tomber un jour. N'importe qui peut prendre l'autobus et faire deux jours de chameau, relativise le chef de l'expédition alpine française au Sahara. Mais nous gardons pour nous l'inconnu : la Garet el Djenoun, le plus haut sommet au nord du Hoggar, c'est elle la montagne des légendes.

— Et pour nous habiller ? interroge Frison, passant du coq à l'âne et comptant sur les bazars d'Alger pour parfaire son paquetage.

— Un conseil et un ordre : pas de short, pas de casque colonial dans les camps, les *bordjs*, ou en présence des indigènes si vous voulez garder votre prestige. Voici des *nails*, sorte de sandales, un sarouel, culotte arabe bouffante, et deux burnous. Pour la tête,

vous porterez le chèche, le turban indigène, le seul qui permette de résister au sable. Seuls les yeux sortent !

Sur l'autre rive de la Méditerranée, Frison est un autre homme.

— N'attendez plus de mes nouvelles avant le 10 mai à Tamanrasset, a-t-il prévenu au *Petit Dauphinois*, son journal.

— Attention à vous, pas d'imprudence, lui a répondu, paternaliste, le rédacteur en chef à Grenoble.

— À dans un mois !

Alger baigne dans une douce torpeur en cet après-midi de printemps et Frison rêve de blanc et d'ocre. Demain il part sur les traces de Laperrine, ses fidèles Chaâmbas, et les officiers méharistes qui ont exploré le Sud algérien. Il a lu *L'Escadron blanc* et *Le Chef à l'étoile d'argent* de Joseph Peyré et fut saisi par la puissance spirituelle du père de Foucauld, ermite de l'Assekrem, assassiné par les Senoussistes à Tamanrasset. Peyré l'a fortifié par ses récits prémonitoires de la montagne et des déserts. Il ne sait pas encore à quel point ils vont dicter sa propre aventure. Et voilà que refluent ses lectures de jeunesse, peuplées de chevaliers obscurs armés de *takoubas*, et de ces hommes voilés de l'Atakor, combattants inflexibles du désert de pierres. « Il fallait être fou à l'époque, c'est-à-dire français, pour incorporer dans un système colonial ce désert des déserts. On ignorait tout du pétrole bien sûr¹. » Mais cette présence militaire présentait un avantage pour les aventuriers : la liberté d'aller et venir dans ce vaste espace colonial que le morcellement en États, bien des années plus tard, cloisonnera, entre frontières et points chauds géopolitiques, sans que pour autant ces tribus nomades y conservent leur identité.

1. Roger Frison-Roche, *50 ans de Sahara*, Arthaud, 1976.

Pour l'heure, son expérience se limite à sa culture livresque, étoffée durant cette adolescence où il cherchait l'aventure dans les écrits, faute de pouvoir la vivre dans la grisaille parisienne. Frison est venu à Alger en tant que guide de l'expédition. Pour le reste, c'est à Coche que revient le pouvoir de décision. C'est lui, l'homme qui lui a transmis son appel. Homme de tête, assurément. Capitaine Raymond Coche, l'officier du 6^e bataillon de chasseurs alpins de Grenoble, sans qui ce dépaysement n'aurait pas été possible.

Dans un article publié juste avant son départ dans *Le Petit Dauphinois*, le montagnard a expliqué leur rencontre. Comme pour ajouter un parfum de mystère à cette aventure, il lui a affecté un nom de code : Salmorenc. C'était il y a deux ans, en 1933, au refuge de Leschaux, au pied des Grandes Jorasses. « Patiemment, ce brillant officier me parla des terres lointaines qu'il connaissait déjà. Il sut me décrire le Hoggar, terre mystérieuse, pays des hommes bleus, inspirateur de l'Atlantide. » À la tête d'une section d'éclaireurs skieurs, le chasseur alpin rêve de ce Sahara qui le fit entrer dans la carrière et qu'il dut quitter contre son gré. Il trouva les mots pour appâter Frison :

— Là-bas, lui a-t-il dit, vous trouverez des aiguilles rocheuses comme les Dolomites n'en ont pas, des pitons dressés d'un seul jet au milieu du reg brûlant. Tout est vierge, rien n'a été gravi. Vous savez grimper. J'ai l'expérience du désert. Associons-nous !

— J'ai mes correspondances au journal à assurer. Et puis, entre la saison de ski et celle de guide, où vais-je trouver le temps ? songe tout haut Frison, la tête déjà sur l'autre rive de Mare Nostrum.

— C'est une affaire de trois mois, pas plus, promet Coche.

L'année suivante, de passage en stage à l'École de haute montagne (EHM), le militaire évoque son projet

à des cadres instructeurs. Il pense à plusieurs guides, dont le célèbre Armand Charlet.

— Qui acceptera de sacrifier plusieurs mois à une aventure sans contrepartie financière ? lui fait-on remarquer.

— Naturellement, connaissant mes capacités en alpinisme, je ne veux pas que tout repose uniquement sur mes épaules ; il me faut avec moi un véritable guide de haute montagne.

— Va donc voir Frison-Roche. Il est toujours partant ! lui répondent les instructeurs Faure et Villiers.

— Frison-Roche, mais oui, je lui en avais parlé dans le bassin de la mer de Glace. Bien sûr. Frison-Roche, le correspondant du *Petit Dauphinois*...

Le jeune capitaine se rend à la brasserie que tient Mme Frison-Roche, alias « Frisonnette », et achève de convaincre « Grand Sifflet » comme on l'appelle par ici.

— Bon, côté intendance, ce ne sera pas le Pérou. Mais il y a là-bas de nombreux pics inviolés. D'autre part, mon ami Conrad Kilian m'a situé plusieurs emplacements de gravures rupestres, dans le Tefedest.

Kilian, le grand géologue dauphinois, n'a pu pousser à bout ses explorations dans ce vaste musée à ciel ouvert qu'est le Sud algérien. C'est une vieille connaissance de Coche depuis ses campagnes algériennes. Il a conservé religieusement sa *rhala*, la selle de chameau que l'explorateur lui a donnée.

— Je dois encore réfléchir, Coche.

— Je suis en stage à l'EHM, nous partons pour Charmoz-Grépon. Je repasse vous voir à mon retour.

Frison ne mit pas longtemps à prendre sa décision. À 29 ans, il a déjà survolé les Alpes en Farman Goliath, réalisé une émission de radio en direct du mont Blanc et il s'est fait un nom dans le milieu de la montagne. Surtout il est disponible, réceptif à l'appel.

Une chose le retient cependant. Frison figure, avec Armand Charlet, sur la liste des « pressentis » pour la première expédition française dans l'Himalaya. Le Club alpin français (CAF) et le Groupe de haute montagne (GHM) recrutent pour le projet d'ascension au Gasherbrum, montagne de plus de 8 000 mètres. Mais après réflexion, les institutions préféreront ne pas envoyer de professionnels. *Exit* les guides. La voie est donc libre pour le Hoggar et sa vocation d'écrivain et d'explorateur. Il n'ira jamais en Himalaya.

Quant à Coche, il est d'autant plus pressé de mener à bien son projet que durant l'hiver, dans *Montagne & Alpinisme*, la revue du Club alpin, il a lu que les alpinistes suisses Hauser et Bossard entretenaient quelques velléités quant à cette Garet el Djenoun qui l'avait subjugué lors d'un voyage à Djanet. Son patriotisme est piqué au vif. Il s'en ouvre à Frison :

— La nouvelle m'a donné un coup de poing à l'estomac. Comment ? Ce sont des étrangers qui vont faire de l'alpinisme au Hoggar ? C'est invraisemblable... Il faut partir au printemps !

— Qu'attendez-vous exactement de moi ? répond le guide, plongeant son regard dans celui de cet homme à peine moins grand que lui, le menton haut et un physique à la Montgomery Clift dans *Tant qu'il y aura des hommes*.

— Mon rêve serait de gravir la montagne des génies. J'ai besoin d'un guide, je n'ai pas les moyens de le dédommager autrement qu'en prenant à ma charge tous ses frais.

Depuis, que d'efforts, de démarches, de lettres pour monter cette expédition ! Coche a rivalisé d'astuces pour étendre les objectifs de son projet à des missions d'intérêt général : découverte géographique, étude de la faune cynégétique du Sahara central, recherche du gisement archéologique... C'est à ce prix qu'il finit

par convaincre quelques soutiens. Tonimalt et le lait Mont-Blanc sponsorisent l'aventure. Au Club alpin français, où il est accueilli avec un brin de condescendance, il « vend » à moindres coûts la « première expédition alpine au Sahara ». Et il lui faut consentir de lourds sacrifices. L'officier bloque deux ans de permission.

Et voilà qu'au début de l'hiver 1935, pour Frison, au relais de La Poste à Chamonix, le facteur prend des airs de messager du bonheur. Il n'y comptait plus lorsque, triomphant des difficultés, Coche lui envoya une lettre enthousiaste :

— Ça y est, nous partons ! *Inch Allah !* s'exclame le taulier de la brasserie.

Trois mois plus tard, le *Lamoricière* avait à peine quitté les rives de Provence que l'article intitulé « En route vers le Hoggar » est sur les rotatives. *Le Petit Dauphinois* révèle l'épopée et ses objectifs: « Notre collaborateur s'embarque pour Alger d'où il s'enfoncera dans le désert avec la mission Salmorenc (pseudonyme d'un officier de l'armée des Alpes, connu dans le milieu de l'alpinisme) [...] pour y faire du travail utile, géométrique, mathématique. Mission de confiance. L'un des nôtres va partir, un des plus valeureux, un de ceux dont le cœur est le mieux trempé. Un de ceux aussi, dont la plume est la plus alerte, mordante. Roger Frison-Roche n'a pas été présenté à nos lecteurs. Ses reportages vécus, souvent au prix de quelques dangers, lui ont donné la notoriété à laquelle il a droit... »

Frison n'est pas encore un écrivain reconnu, ni même un journaliste de renom international. C'est le chroniqueur de l'Alpe et des sports d'hiver. Dans l'équipe, c'est pour ses compétences alpines que Coche l'a sollicité. Il devra trouver la voie dans ce mythe qu'est la montagne des génies. Il faut dire que

l'expédition ne manque pas de personnalités et de talents littéraires. Coche lui-même rédigera le compte rendu pour *L'Illustration*. L'athlète Pierre Lewden est journaliste à *L'Intransigeant*. Comme Coche, c'est un sportif de haut niveau. Tous deux ont participé aux Jeux olympiques, Coche à Amsterdam en 1928, en pentathlon moderne, et Lewden fut même champion d'Europe de saut en hauteur. Homme clé de l'aventure, François de Chasseloup-Laubat fut également sélectionné olympique au 100 mètres des Jeux de 1924. Cet aristocrate est surtout préhistorien amateur. Le marquis est un ami de Lewden et une connaissance de Kilian. Enfin, pour ramener témoignages et preuves des découvertes, le cinéaste a pour nom Ichac, Pierre Ichac, ingénieur agronome et frère de Marcel, qui participera à l'expédition de l'Annapurna en 1950. Il sera le photographe de l'aventure et reproduira les gravures, façon calque.

Quand Frison part, c'est tout juste s'il a prévenu Frisonnette, « Guite », enfin Marguerite, son épouse qui gardera la brasserie en son absence. Et la clientèle de s'étonner :

— Mais qu'est donc allé faire Grand Sifflet en Algérie ?

— Même quand il est là, Roger est toujours par monts et par vaux, entre le ski, la montagne ou le journal, relativise l'épouse rompue aux tocodes flamboyantes de son aventurier des cimes.

Encore une fois, l'appel de l'aventure est le plus fort. Frison répond à un chant des sirènes venu de l'enfance depuis le musée du Trocadéro où le petit Savoyard de Paris avait été médusé par la reconstitution d'un camp touareg. Voilà qu'on lui ouvre les chemins de l'exploration dont il cherche l'entrée depuis l'âge de 14 ans. Quant à Coche, c'est au 23, rue

du Bac, chez Kilian, qu'il a tout préparé. Son mentor lui a fourni vingt-trois feuilles de recommandations.

— Surtout, si vous entendez parler d'hommes casqués dans le Mertoutek, lâchez tout le reste ! Foncez ! Ce ne sont peut-être que des fantaisies laissées par des gens de Laperrine, mais je crois qu'il y a là un gisement préhistorique formidable...

Kilian avait entendu de la bouche de guides la description d'un gisement rupestre extraordinaire. Dans les grottes où ils faisaient sécher les peaux de moutons, des scènes de chasse représentant toutes sortes d'animaux ornaient les parois. Les peintures pourraient remonter aux influences égyptiennes du III^e millénaire avant Jésus-Christ...

— Mertoutek, Mertoutek, ressasse Coche. Mouais...

Dans ses valises, Frison a emporté des espadrilles, pitons et matériel dolomitique. À l'écume qui file dans le sillage du *Lamoricière*, il réalise qu'enfin il s'inscrit à son tour dans la tradition des guides voyageurs. Lui, dont les aventures s'étaient limitées aux Alpes, prend du champ, à l'instar d'un Camille Couttet dont le périple canadien l'avait tant fasciné.

Le souffle de l'aventure est tout près, il l'entend arriver au contact d'un moteur pétaradant. Voilà les gros autocars sahariens des Transports tropicaux qui effectuent la traversée jusqu'au Tchad, depuis les portes de la banlieue d'Alger la blanche. Frison embarque. Direction le Grand Sud et le point de départ de leur méharée : 1 200 kilomètres hors des pistes dans une zone traversée à peine cinq fois par des officiers de renseignements. Il est comme aimanté par l'opiniâtreté de Coche. Le montagnard partage avec lui la passion de la géographie, l'attachement à certaines terres. Voilà vingt ans déjà que le virus du Sahara a piqué ce saint-cyrien, naguère affecté aux 9^e zouaves d'Alger. Sept ans durant, il a servi dans les compagnies sahariennes

portées. Ex-lieutenant méhariste dans le Tanezrouft, ce Dauphinois de Valence est l'aîné de Frison de deux ans. C'est sur cette terre d'Algérie qu'il s'est marié en 1927. Mais son épouse n'a jamais eu le coup de foudre pour ces latitudes.

— C'est la mort dans l'âme que j'ai quitté l'Algérie, Frison. Mon épouse a perdu deux enfants avant la couche. Il lui fallait regagner la France. J'ai demandé les chasseurs alpins.

Son nouveau compagnon sent que son cœur est resté ici... Comme le sien ne quittait pas le Beaufortain familial lorsque, écolier à Saint-Philippe-du-Roule, l'exil parisien lui pesait. En ce temps béni des aventuriers et des méharistes, le bitume cède à la piste à moins de 300 kilomètres d'Alger. Les relais ont des noms d'oasis : El Goléa, In Salah. Ou encore Tamanrasset, à sept jours de route. Et sept jours encore pour gagner l'Afrique noire. Coche, lui, est blasé. Il a commandé le détachement d'autos du Sahara et réalisé la première liaison avec Fort-Polignac, Djanet et la Mauritanie. Il a fait l'aller-retour en voiture d'occasion, pour aller chasser en solitaire au Soudan, deux ans auparavant.

Pour Frison, ce trajet a des airs de marche d'approche, comme une pénétration lente, un chemin de Damas, préparant l'imaginaire à recevoir la révélation. À Tesnou, au débouché des gorges de l'Arak, tout le monde débarque. C'est là que bien plus tard, dans ces étendues de solitude, la France procédera à ses essais nucléaires.

— C'est un simple trou d'eau étayé de branches, situé aux abords de la piste transsaharienne, à 2 000 kilomètres d'Alger, décrit Coche.

— Quoi de mieux qu'un trou perdu pour commencer par se perdre ? ironise Frison.

Sitôt descendu du cargo routier des Transports tropicaux, il est subjugué par cet univers minéral et, sur

son petit carnet, consigne en style télégraphique de menues inscriptions. Ces images imprimées dans sa mémoire, sa plume les restituera avec élégance à son retour de voyage : « Des coupoles de granite bleu sortaient des sables dorés, toute trace de végétation avait disparu, et m'attendait un grand guerrier de légende, haut de deux mètres, drapé dans ses voiles indigo, le visage masqué par le litham, coiffé du *taguelmoust* savamment enturbanné, lance à la main droite, terminant un long bras nu cerclé au biceps par un lourd bracelet de serpentine. La légende prenait corps¹. » Premier contact avec le Hoggar et ses hommes. Ces montagnes granitiques inconnues des alpinistes. Voilà trois ans que la région de la Garet el Djenoun connaît la sécheresse. Il la voit de loin, telle la proue d'un navire qui fend le désert en des flots, blancs à gauche, noirs à droite. Le guide est venu pour défier une montagne de légende, inviolée, isolée du glacis des croyances et de malédictions nées de la mythologie et des peurs touarègues. La montagne des Génies émerge tel un sphinx géant des sables de la Tefedest.

Frison monte pour la première fois à dos de chameau. Coche procède à la leçon et lui montre comment seller l'animal. À l'armée, il a appris à monter à cheval et n'est pas le moins à l'aise. Rapidement, l'apprenti s'accoutume à ce roulis charmant. Au bout de 100 mètres, il a oublié jusqu'au petit balancement du début. Après un kilomètre, rompu à ce nouveau mode de locomotion, il ne peut s'empêcher de crier à son camarade :

— Si ça continue comme ça, je rempile dans les méharistes !

1. Roger Frison-Roche, *L'Appel du Hoggar*, Flammarion, 1935.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000300.N001
Dépôt légal : janvier 2015